



HAL
open science

La chèvre, le fauve, le jacuzzi et les perce-neige : petites histoires d'appropriations et d'expropriations moscovites

Sarah Carton de Grammont

► To cite this version:

Sarah Carton de Grammont. La chèvre, le fauve, le jacuzzi et les perce-neige : petites histoires d'appropriations et d'expropriations moscovites. Olivier Boucheron; Maria Anita Palumbo. L'Entre-deux-barres. Une ethnographie de la transformation des ensembles de logements collectifs par leurs habitants, Presses universitaires de Saint-Étienne, pp.398-423, 2023, 978-2-86272-742-2. hal-03102980

HAL Id: hal-03102980

<https://hal.science/hal-03102980v1>

Submitted on 7 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La chèvre, le fauve, le jacuzzi et les perce-neige : petites histoires d'appropriations et d'expropriations moscovites »

Sarah Carton de Grammont

Chargée de recherche au CNRS

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC, UMR 7186, Université Paris-Nanterre)

sarah.cartondegrammont@cnrs.fr

à M. N. et à A. B., *in memoriam*

Hors des clous : la perceuse allemande et le tournevis chinois

Il n'y a pas d'histoires plus petites que d'autres, et il n'est pas d'histoire petite. Ainsi, ce n'est pas seulement de l'*infraordinaire* de la modernité dont il sera question ici, ni seulement d'inventions de la ville au jour le jour, ni seulement de formes de résistances picrocholines.

Il n'y a pas d'un côté les gens ordinaires dont il faudrait réhabiliter l'*infraordinaire*, et de l'autre des gens *supraordinaires* et surpuissants, à qui ce qui arriverait serait, tout bien considéré ou *somme toute*, moins anecdotique que ce qui arrive aux petites gens. Quand Madame Batourina, épouse Loujkov – maire de Moscou de 1992 à 2010 – entre ou sort du classement Forbes des plus riches du monde¹, ce n'est pas plus important que quand Tolik – le beau-frère de ma meilleure amie moscovite – décède au printemps 2016 après vingt ans de dépendance à l'héroïne et autres produits, et une agonie atroce : ci-gît Tolik, né, grandi et décédé au neuvième micro-raïon de Tioplyj Stan. Ce texte lui est dédié.

Il n'y a donc pas des gens plus importants que d'autres, dont il faudrait rappeler l'importance : il y a par contre des gens qui ont plus de pouvoir que d'autres, dont il faut décrire les responsabilités. Quand, en 2004, le toit du parc aquatique Transvaal s'effondre pour malfaçons, en faisant vingt-huit morts et une centaine de blessés, il y a des responsables.

Mais quand on retrouve Armen – homosexuel caché – assassiné dans son apparte-

¹ Sa fortune était estimée à 4,2 milliards de dollars en 2008.

ment du même 9^{ème} microrajon de Tioplyj Stan, où il a également vécu toute sa vie, il y a également *au moins un* responsable.

Le peuple des habitants des grands ensembles, le peuple des humains, semble tout plein de salauds ni *infra* ni *extraordinaires* : mais juste de salauds tout court. Dénoncer son voisin, c'est aussi une manière d'habiter. Le marchand de matériel de bricolage du marché informel de Vykhino qui se plaint de la qualité des tournevis chinois comme de la fâcheuse tendance des Chinois à envahir le monde, et pas seulement avec leur camelote – jusqu'où pourrait-il aller? Quant à moi, quelle veulerie ordinaire, quelle urgente nécessité à me procurer des forets à béton pour ma perceuse à percussion allemande fraîchement acquise pour installer des nouvelles tringles à rideaux dans l'appartement du grand ensemble de Riazanskij Prospekt où je suis hébergée, m'empêchent-elles ce jour-là de le rabrouer? En 1998, je photographie le graffiti suivant dans un wagon du métro : « Moscou noircit à toute vitesse. Il y a de plus en plus de Caucasiens dans les rues, de plus en plus la peste noire ».

Sans angélisme donc, et munie d'un tournevis mais complètement hors des clous du format attendu pour ce chapitre, d'anecdotes en anecdotes fondées non sur l'étude d'un quartier en particulier mais sur deux décennies de « balades dans Moscou² » (faut-il rappeler que Moscou ne croit pas aux larmes³ ?), je tenterai de retracer la désastreuse évolution d'une métropole qui pourtant n'avait pas que des qualités.

Sans angélisme, ni pute, ni soumise, une anthropologie de combat, qui décrirait du macro de micro en micro, une grande défaite et aussi quelques victoires – parfois. Le problème étant que si les victoires sont situées, la débâcle est, elle, générale – du moins de mon point de vue et en tout cas pour l'instant.

Le sucre et le sable

² *Ja shagaju po Moskve [J'me balade dans Moscou]*, Danelija Georguij, film, 78 minutes, Mosfilm, URSS, 1963.

³ *Moskva slëzam ne verit [Moscou ne croit pas aux larmes]*, Menchov Vladimir, film, 151 minutes, Mosfilm, URSS, 1979. Les déambulations qui fondent le terrain du présent texte ont eu lieu entre 1991 et 2009. Plus particulièrement, j'ai habité un an à Tioplyj Stan, et six mois à Riazanskij Prospekt.

Lorsque j'arrive à Moscou en septembre 1991, j'apprends qu'il y a, non loin du 9^{ème} mikro-rajon⁴ de Tioplyj Stan, une plage. J'apprends dans le même mouvement, le mot sable : le sable, c'est ce qu'il y a sur la plage. J'apprends en le constatant que le sucre est une denrée rare, voire très rare. Je comprends à mes dépens après avoir renoncé à faire une interminable queue pour « du sable » qu'il s'agissait en réalité et bien évidemment de sucre en poudre.

La ville dont il est question en 1991 est une ville très peu dense, pleine d'espaces verts voire de forêts, multiplement appropriée. [Illustration 1. Sur le chemin menant de l'immeuble à l'arrêt d'autobus, neuvième mikro-rajon de Tioplyj Stan, 1995]. Dans mon quartier, il n'y a qu'un seul magasin « universel » où tenter de trouver de quoi remplir le réfrigérateur, pas de médecin, pas de métro, mais : une école, un coiffeur, une poste, un arrêt d'autobus. On va donc se baigner à la plage, on cueille les champignons, on fait des barbecues de brochettes marinées ; l'hiver on fait du ski ou du patin à glace. L'été, on joue au badminton dans la cour pour se défouler, puis on se désaltère en mangeant des pastèques.

La grande muraille de Chine, la réserve de loutres⁵, et la planche à lessiver

Mais au royaume des prolétaires, c'est de la ville toute entière dont on se sent propriétaire. Certes, Tioplyj Stan a la particularité de côtoyer un reste de forêt primaire⁶ : mais dans d'autres quartiers, la ville est tout aussi appropriée, et l'on se baigne aussi bien à Vodnyj Stadion (au stade nautique donnant son nom au quartier comme à la station de métro), que l'on s'adonne à une partie de pêche à l'Étang des Patriarches, en plein centre historique. Les jeunes mariés se font immanquablement photographier sur la Place Rouge ; le samedi après-midi, on se compte fleurette à l'Exposition des Réalisations de l'Économie Socialiste (VDNKHA) (observations notamment en 1997).

Les jeunes gens s'installent dans les cages d'escalier pour y fumer, y recevoir dans plus d'intimité que sous le regard des parents. Ils montent sur les toits – pas seule-

⁴ NOTE sur Rajon... (premier passage fiche technique)

⁵ La « réserve de loutres » désigne les immeubles dont les habitants sont membres de la nomenklatura, en raison de leurs chapkas de luxe.

⁶ Note sur Tioplyj Stan (deuxième passage de la fiche technique)

ment ceux de l'immeuble ou du quartier : le toit de l'Académie des Sciences offre un panorama de choix. L'insolence n'est pas le privilège de la jeunesse, et la standardisation des types de construction permet à la fois la moquerie et la précision toponymique affectueuse pour s'orienter dans ces quartiers faits de tours et de barres posées ici ou là comme aléatoirement et où, en tout cas, l'adresse ne suffit pas à s'orienter – d'autant moins que les plaques de rue et les numéros des immeubles et des corps de bâtiment sont tombés depuis belle-lurette, tandis que les téléphones portables et leurs fonctions de géolocalisation sont encore de la science-fiction. « Tu vois la grande muraille de Chine ? Et ben chez moi, c'est juste après, la troisième planche à lessiver, 6^{ème} cage d'escalier, treizième étage, 2^{ème} appartement à droite ».

Le marteau, la faucille, et l'anneau du relais de poste

Moscou, c'est environ 12 millions d'habitants pour l'agglomération, et la première aire urbaine européenne devant Londres. En 1999, 10% des habitants vivaient en appartement communautaire. Selon le plan à 2025⁷, 200000 familles (soit 600000 personnes) étaient sur liste d'attente de logements municipaux, avec des délais d'obtention de dix ans et plus. En 1998, le parc de logements représentait 180 millions de mètres carrés, dont 80% avaient été réalisés depuis les années 1960⁸. Toujours selon le plan à 2025, des interventions sont à prévoir sur 60 millions de mètres carrés, dont 45% à démolir ou reconstruire et 55% à réhabiliter⁹.

Plus encore peut-être qu'une ville verte, Moscou est aussi une métropole encore imprégnée de ruralité. Cela ne se voit guère à l'œil nu, mais chacun sait que le nom du quartier fut celui d'un village. Iana ne manque pas de me montrer, la première fois qu'elle m'invite chez ses parents à Retchnoj Vokzal, un mystérieux anneau métallique dans le tronc d'un arbre : l'un des anneaux pour attacher les chevaux de l'ancien relais de poste, me dit-elle. Au métro, nous sommes pourtant accueillies par un marteau et une faucille (presque) symboles de modernité. Il n'est pas rare d'assister à des

⁷ Adopté en 1999, puis amendé.

⁸ Sur l'histoire de Moscou, voir la thèse monumentale d'Elisabeth Essaïan, *Le plan général de reconstruction de Moscou de 1935 : la ville, l'architecte et le politique : héritages culturels et pragmatisme économique*, Université Paris 8, 2006.

⁹ Cf. aussi Carton de Grammont Sarah, « Moscou, une ville en chantier », in *La Russie contemporaine* (Favarel-Garrigues Gilles & Rousselet Kathy dirs.), Paris, Fayard, 2010. Essaïan Elisabeth, *Moscou. Portrait de ville*, numéro spécial d'*Archiscopie*, Paris, Cité de l'Architecture et du patrimoine/IFA, 2009.

carambolages d'horizons d'attente sur le toit d'un immeuble : ici, la faucille et le marteau à côté d'un panneau publicitaire dont le slogan de gauche dit : « Si ce n'est nous, alors qui ? La milice volontaire », tandis que celui de droite proclame : « La vodka Smirnoff, c'est le caractère russe ». On sait également, ici ou là, que « l'on vit sur des ossements », tantôt à l'emplacement de l'ancien cimetière, tantôt en référence aux victimes du Goulag. Aux côtés des souvenirs des pionniers qui racontent avoir vu s'allumer une à une les lumières le soir au fur et à mesure du peuplement du grand-ensemble, tout heureux d'accéder au confort moderne et à l'appartement indépendant, se murmure que telle grand-mère aurait été directement transplantée de son isba démolie au 17^{ème} étage, et que ce choc fut rude pour elle.

Si donc, au pays du communisme réel, certains sont plus égaux que d'autres, il y a des quartiers chics et d'autres qui le sont moins. L'ouest moscovite est privilégié, le sud-est – ouvrier et industriel, par exemple. Ces quartiers sont dès leur construction – en tout cas pour certains – dotés de réputations : à Riazanskij Prospekt, dit-on, « de toute façon on avait déménagé toute la Taganka » (un quartier de l'hypercentre historique), raison pour laquelle Riazanskij Prospekt, c'est un quartier irrémédiablement populaire, et de voyous. Disons en première approximation que quelque chose comme « la Bastoche » déportée à « Francs-Moisins », c'est une réputation qui se soutient. Dans les années 1990, deux groupes mafieux (parmi d'autres) s'affrontent : le groupe de Solntsevo à celui de Lioubertsy, alimentant le folklore urbain et la scène pop-rock. (N'en déplaise aux folkloristes, leur rivalité en amont et en aval de la société du spectacle ressortit bel et bien d'un enjeu de pouvoir – fort réel pour celles et ceux à qui on « ouvre le compteur » (soit le décompte à rebours avant représailles pour telle ou telle dette).

Mais ces quartiers ont aussi une structuration interne, singulière, invisible derrière l'apparente indifférenciation matérielle. Il m'aura ainsi fallu sept ans (et l'intimité acquise au fil de ces années) pour comprendre que la barre dans laquelle je me suis installée en 1991 ne comportait pas seulement des appartements coopératifs, mais aussi une petite part publique, et que dans telle cage d'escalier précise vivaient des anciens de la marine. Pour comprendre que leurs enfants, moins bien placés dans la hiérarchie sociale de l'école du quartier que par exemple ceux des employés de l'université, avaient en revanche eu les premiers accès au magnétoscope, symbole par excellence du bien de consommation occidentale. Structurés, ces quartiers le sont aussi par leur déjà longue histoire : à Tioplyj Stan (1972), c'est aujourd'hui la troisième

génération qui finit de grandir et commence à avoir des enfants. On y partage ses camarades de classe du jardin d'enfants à la terminale, et des amitiés indéfectibles ; des alliances se contractent, endogames, entre *odnoklassniki* ou *odnoshkol'niki*¹⁰. Du quartier, on en part, mais aussi on y revient. Sur des blogs et des wiki, on collecte et on poste de vieilles photographies, avec des commentaires pétris de nostalgie.

L'Utopia et le Titanic

En juillet 1995, parmi les innombrables boîtes de nuit qui ont fleuri dans l'intervalle avec mon précédent séjour, je note que l'une s'appelle l'*Utopia* et une autre, le *Titanic* : « le Titanic, à cinquante dollars l'entrée, c'est une boîte pour les bandits ». Le décor de l'horizon des attentes est planté. Les horizons d'attente, comme déjà souligné, peuvent parfois entrer en collision. Le fond de l'air est à la fois adventiste et décadent.

Tolik n'est plus l'adolescent amoureux et radieux de deux ans auparavant : sa mère me confie en pleurant qu'il se pique. Sa belle-sœur m'explique qu'il le fait à la *toussia* – diminutif de *tousovka*, « la fête », « la teuf » : une cage d'escalier de notre barre, investie par les dealers.

La bouilloire et le jacuzzi

Cet été-là, ma cage d'escalier au neuvième mikro-rajon de Tioplyj Stan retentit de coups de marteau, de bruits de perceuses, on trimballe des divans-lits dans l'ascenseur, ça bruisse et ça fourmille. C'est une véritable épidémie de *remonty* – travaux, rénovations¹¹. Ceux qui peuvent se le permettre font un *evroremont* (des travaux de rénovation à l'européenne), les autres se contentent d'acheter une bouilloire électrique. Les travaux, on sait quand ça commence, mais jamais quand ça finit : combien de salles-de-bains semblent irrémédiablement ensuquées dans une « pé-

¹⁰ Membres de la même classe, de la même école.

¹¹ Sur les singularités du *remont* ou bricolage (en l'occurrence, surtout de choses) comme fait social soviétique, cf. Gerassimova Ekaterina et Tchouïkina Sofia, « Obchtchestvo remonta », in *Neprikosnovennyj Zapas*, 2004, 2 (34).

Consulté le 26/05/2017 : <http://magazines.russ.ru/nz/2004/34/ger85.html>

riode de transition » aussi absurde que celle que le pays tout entier semble ne jamais vouloir en finir de traverser?

On supprime l'*antresol'* (placard sous plafond ajouté dans le couloir), on ouvre la porte de la cuisine en forme d'arche, on ferme son balcon, pompeusement rebaptisé *loggia*. Chacun se débrouillant comme il peut avec les moyens du bord, l'unité des façades s'en trouve quelque peu affectée, pour ne pas dire qu'elle se transforme en un joyeux désordre passablement bariolé.

Le papier peint s'éclaircit. L'interrupteur doré est un *must-have*. Sans autre forme d'autorisation, les nouveaux riches cassent les murs porteurs pour installer leur jacuzzi et finissent par défrayer la chronique des faits divers. Les intérieurs nouveaux russes (c'est-à-dire des nouveaux riches), à force de marbre blanc, atteignent des sommets de glaciation. Les voisins qui s'entendent bien ferment le palier par un *tambour* qui dessert deux appartements d'un même côté de la cage d'escalier – *tambour* où sont avantageusement stockés skis et poussettes. Quand on est à court d'argent, on garde la tête haute en ayant « des projets grandioses ». On envoie « toute la vieilleries » à la *datcha*¹². « Toute » ? Non. Car comme le petit village gaulois aux envahisseurs, des objets résistent, héroïques : le tapis à l'insigne des Jeux Olympiques de 1980, la pendule trophée de la victoire sur le nazisme ramenée de Berlin. La coiffeuse de l'arrière-grand-mère, la collection de vieilles pantoufles dans l'entrée, de toutes tailles, pour les hôtes et les invité.es. Les brosses à dents de l'appartement communautaire, objets obstinés.

Et puis, en Russie comme en URSS, au rêve sans doute largement partagé de la ménagère occidentale – il y aurait une place pour chaque chose, chaque chose serait à sa place, et alors ça serait *rangé* – s'ajoute l'utopie-que-l'on-sait-illusoire qu'un jour viendra où garder toutes ces choses inutiles qui pourraient encore servir (à quoi ? nul ne le sait) ne serait plus absolument nécessaire. En attendant, le capharnaüm, c'est comme l'*avos'ka*, l'au-cas-où : ce sac à commissions que l'on a toujours sur soi au cas où en chemin l'on trouve quelque chose à acheter.

Dans les parties communes, aux alentours, ça se dégrade : les tuyaux gèlent et éclatent, la collecte des ordures n'est plus assurée comme avant, les bus se font attendre,

¹² La *datcha*, cette maison de campagne pouvant aller de l'abri de jardin à peine amélioré sur les six ares réglementaires du lopin potager, à la somptueuse villa de vacances. Pour une passionnante histoire des *datchas*, de leurs usages et des tentatives de leur régulation, cf. Vlada Traven, *La datcha en Russie de 1917 à nos jours*, Paris, éditions du Sextant, 2005.

les cours et les jeux pour enfants ne sont plus entretenus. Avec cette opiniâtre fierté soviétique mâtinée d'adventisme libéral-démocratique, on grimpe ses quinze étages à pied sans soupirer, quand l'ascenseur est une fois de plus en panne – et dans quelques années, on se souviendra de ces exploits du quotidien avec nostalgie.

Tout le confort européen dans l'appartement de petit gabarit et la voix du peuple

C'est toute une intelligence collective qui est à l'œuvre. Parmi mille autres priorités ultra-prioritaires dans le cadre de ce qui ne s'avouera jamais réellement comme un *remont* de cet appartement où je suis hébergée à l'été 2003 et 2004 du côté de Riazanskij Prospekt, il y a cette autre priorité prioritaire : installer une machine à laver (le linge). Cela commence à se compliquer fâcheusement : quelle est la plus prioritaire parmi toutes les priorités ultra-prioritaires ? Il devient vite évident que le critère de définition de la priorité est sa faisabilité : la cuisine est petite. Pour mettre une machine à laver, il faut lui trouver une place. Après prise des mesures de la cuisine et prise des mesures des machines à laver disponibles sur le marché (soit plusieurs jours d'exploration du marché), l'incompatibilité mensuratoire entre ces deux éléments est établie de manière ferme et définitive.

Quatre solutions :

1. Solution radicale, donc irrecevable : ne pas installer de machine à laver (c'est finalement celle qui a été retenue, « provisoirement » et de manière tout à fait tacite et officieuse) ;
2. Installer une machine à laver « bizarrement pour une machine à laver » (si l'on met le réfrigérateur devant la colonne où sont rangées les casseroles, et à condition qu'on accepte de ne plus pouvoir ouvrir entièrement ni la porte du placard en question ni celle de la cuisine, alors on peut mettre une machine à laver de modèle « large mais peu profond » à la place du réfrigérateur et il n'y aura que soixante centimètres de tuyaux d'arrivée et d'évacuation d'eau qui longeront le mur jusque sous l'évier et ça fera très bien ; d'ailleurs il serait grand temps de changer le réfrigérateur. Il givre, il ne ferme plus, il n'en a de toute façon plus pour très longtemps, mais bon, on verra plus tard.) Vous me suivez ?
3. Éliminer quelque chose de la cuisine afin de libérer de la place afin d'y installer la machine à laver. Oui, mais comme la cuisine est petite, on ne peut rien jeter, sinon il

n'y aura plus la place de ranger. Non, le fait qu'un placard entier soit occupé par une batterie de casseroles flambant neuves non utilisées, gardées pour des jours meilleurs (ou encore pires) et pour quand les très très vieilles casseroles qui servent tous les jours seront vraiment trop vieilles, ne rentre pas en ligne de compte. Et puis quel dommage : quand on a acheté l'ensemble des meubles de la cuisine en 1973, il y avait un petit placard qui faisait exactement la moitié de celui-là qui faisait partie de l'ensemble, si on l'avait encore on pourrait le mettre à la place de celui-là et à la place de l'autre moitié il y aurait pile la place de mettre une machine à laver modèle « étroit s'ouvrant par au-dessus », seulement à l'époque on n'avait nulle part où le mettre, et Alexandre Pavlovitch est allé le vendre sur le trottoir à côté du magasin de meubles en face et il est parti en cinq minutes, maintenant où veux-tu retrouver un placard comme ça avec des poignées comme ça et du formica gris moucheté blanc précisément comme ça ? – ça va se voir que c'est pas du même ensemble. À propos, si on mettait un placard-égouttoir à vaisselle au-dessus de l'évier ? – ça ferait de la place sur le dessus du placard-buffet-plan de travail. (Sitôt dit, sitôt mesures prises).

4. Installer la machine à laver non pas dans la cuisine, mais dans la salle de bain. Or, la salle de bain est encore plus petite que la cuisine. Et on ne peut pas jeter la baignoire. Oui, mais: la société machin-chouette, qui « travaille sur le marché moscovite avec succès depuis 7 ans » – ce qui fait un bail, avouons-le, en « période de transition » – propose sur papier glacé « le confort européen dans un appartement de petit gabarit ». Explication du miracle ? Une mini-machine à laver (modèle trois kilos, je m'ouvre par le devant) qui tient sous le lavabo – enfin, pas sous un lavabo normal, mais sous un lavabo spécial. Il n'y a qu'à changer le lavabo. Vous me suivez toujours ? Oui, mais dans la salle de bain, il fait toujours humide, c'est quand même de l'électricité, et puis avec la condensation, et puis il n'y a pas de prise, et celle du couloir n'est même pas reliée à la terre, il vaudrait quand même mieux mettre la machine à laver dans la cuisine. Oui, mais comment ? Re-prise des mesures de la cuisine, dessin à l'échelle de la pièce et des meubles sur du papier à petits carreaux, valse des meubles en papier sur la cuisine en papier : celle-ci est toujours trop petite. Quoique, sur papier, certaines solutions sans doute impraticables en réalité paraissent soudain envisageables : la petitesse de l'échelle gomme certains inconvénients comme par exemple le sens d'ouverture des portes, la place nécessaire aux pieds pour se tenir debout à la verticale devant l'évier, et ne permet pas d'anticiper les tours de reins. Sur ce, la question de la machine à laver reste en suspens en attendant une autre solution

(agrandissement miraculeux de la cuisine, rétrécissement non moins miraculeux des standards de machines à laver, ou renseignements complémentaires).

Après *ne pas* avoir réussi à installer une porte blindée, retour à la machine à laver. (Où l'on en revient à). La maîtresse de maison a une « connaissance » qui a opté pour « le confort occidental dans l'appartement de petit gabarit », à savoir : l'option salle-de-bain. Elle en est très contente, cela fait plusieurs années, il n'y a pas eu de problèmes avec l'électricité, et puis surtout, sa salle de bain est tellement plus jolie maintenant. D'ailleurs, « le peuple » a déjà tout essayé : casser le mur entre la salle-de-bain et les toilettes et glisser la machine à laver entre les deux, suspendre au plafond la machine à laver grâce à un ingénieux système de poulies et la descendre le temps du lavage... Rien n'est aussi pratique que « le confort occidental dans l'appartement de petit gabarit », proclame la voix du peuple – souveraine. Sans doute. Tour dans un « magasin universel » à proximité (soit à trois arrêts de bus) de la station de métro-terminus de la ligne, point de vente de machines à laver miniatures et des lavabos qui vont avec. (Non, changer le siphon ne suffit pas, j'ai posé la question – merci). Il y a plusieurs modèles de lavabos, effectivement plus plats et plus larges qu'un lavabo normal, mais le plus commode et le plus joli est aussi le plus cher (il a une évacuation par en bas et un robinet indépendant, au lieu de dépendre du robinet de la baignoire). Néanmoins, tant qu'à faire, la maîtresse de maison est prête à ne pas reculer devant une petite augmentation de la dépense : c'est un investissement à long terme, après tout. Seulement voilà, il y a un hic : la chaîne de production de ce lavabo est tombée en panne, on suppose qu'elle sera réparée d'ici un mois ou deux, quand exactement, c'est difficile à dire. Comme il s'agit, on vient de le dire, d'un investissement à long terme, et que cela fait depuis toute la vie qu'on lave le linge à la main dans la baignoire et que l'on fait bouillir les draps dans un seau sur la cuisinière, on peut bien se passer encore d'une machine à laver pendant un mois ou deux, non ? Si.

(Où l'on en reviendra à la question de la porte blindée).

Terminator et la sorcière sur son balai

Mais c'est Moscou toute entière qui est en *remont*. Alors on en rit. De ces horreurs, comme de celles d'autrefois, on se moque : le monument à la victoire de la Grande

Guerre Patriotique est immédiatement rebaptisé « la sorcière sur son balai », Pierre le Grand – « Terminator ». Cette Moscou-là, pourtant, n'est plus tout à fait la nôtre...

La privatisation jusqu'au papier peint et le bail emphytéotique à 49 ans

En 1995, regretter la vue sur la place Rouge qu'on avait depuis sa chambre en appartement communautaire, alors qu'on a emménagé dans un une-pièce indépendant en périphérie, n'est encore que très difficilement dicible. Ce n'est que plus tard que la nostalgie aura de l'avenir¹³.

Mais surtout, petit à petit, à bas mot, à bas bruit, c'est autre chose qui se dit. Maintenant, on n'est plus sûr de rien. On peut tout perdre du jour au lendemain. D'ailleurs, on *a* tout perdu du jour au lendemain. Les nouveaux Russes garent leurs voitures n'importe où, sur les pelouses, dans les cours, on ne peut plus passer. Avant, on laissait les enfants jouer dehors, maintenant on ne peut plus, on a peur, c'est dangereux. On ne les laisse plus rentrer seuls de l'école. L'insécurité est physique, matérielle, symbolique, économique et politique. Petit à petit, ce qui se dit, c'est que, au moment où l'on a le droit de privatiser son logement « jusqu'au papier peint¹⁴ » et d'en devenir officiellement propriétaire, c'est de la ville dans son entier que l'on se sent dépossédé.

¹³ Boym Svetlana, *The Future of Nostalgia*, New York: Basic Books, 2001 . xix + 404 pp.

¹⁴ Il serait trop complexe de retracer ici la succession chaotique et effrénée des lois sur la privatisation, et l'insécurité juridique qu'elle produit, à partir de 1991. La chute de l'URSS va s'accompagner de la privatisation massive du parc de logements, autrefois sociaux, municipaux ou coopératifs. Gratuite pour les locataires à titre principal, la privatisation fait d'abord cependant peur à de nombreux Moscovites, hantés par les souvenirs de la dékoulakisation et donc soucieux de ne pas risquer devenir de nouveaux koulaks. Elle suppose surtout le transfert des charges de propriété, lesquelles sont bien souvent exorbitantes pour des habitants violemment paupérisés par les réformes néolibérales, qui plus est dans un parc dont l'entretien avait largement laissé à désirer durant la période soviétique. L'expression « jusqu'au papier peint » fait référence à l'impossibilité de privatiser le foncier. La mairie de Moscou va en effet continuer de se tailler la part du lion en gardant tout d'abord un contrôle très strict sur le foncier et la mainmise sur les opérations les plus « juteuses ». Pour plus de précisions, cf. la thèse de doctorat d'Aurore Chaigneau, *Le droit de propriété à la lumière de l'expérience russe*, Université Paris 10, 2005, et celle d'Hélène Richard, *Comment les Russes sont-ils devenus (co)propriétaires ? : illégalismes administratifs et socialisation au droit en Russie postcommunisme*, Université Lyon 2, 2014.

Et en effet : du jour au lendemain, sans crier gare, un mur a poussé en travers de l'ancien raccourci par les cours. Les voitures envahissent les pelouses. Des bâtiments poussent au milieu de la cour, au mépris même des règles d'accès des pompiers en cas d'incendie. Guitounes, algécos, petits commerces : tout cela prolifère ; mais aussi garages – en tôle ondulée sitôt rouillée, et néanmoins joliment surnommés coquillages. Les panneaux de petites annonces débordent de partout, et le contenu des annonces révèle l'effervescence du moment, l'ampleur des détresses économiques, les mille et un "business" florissants consistant à manger la laine sur le dos des pauvres: « Notaire » ; « bijoutier » ; « mont-de-piété » ; « Design d'intérieur » ; « Urgent vend 1 pièce 5900\$ » ; « Travail » ; « Vitrons balcons »...

Le fauve et les hommes d'aujourd'hui

Où l'on en revient (encore) à la porte blindée. Après plusieurs tentatives infructueuses pour faire installer la fameuse porte, il fut à nouveau envisagé de prendre renseignements ailleurs. Solution retenue. Où se renseigner ? La voisine, qui a justement une porte blindée à l'entrée de son appartement, plus une grille en métal forgé à l'entrée du palier commune à deux appartements (au même étage que nous, mais en face), croisée sur le palier, se lance dans un long discours sur sa porte blindée surnommée « le fauve », qui a coûté si cher, et pourtant regardez, ça fait trois ans, et ce n'est toujours pas fini, on voit des traces de soudure (la peinture du mur du palier a en effet pris un gros coup de chaud), et la mousse expansive pour isoler dépasse et et et et... Et elle est intarissable, mais le sens de ce discours est double : qu'ils ont les moyens, dans la famille, de se payer « le fauve », mais qu'en Russie les hommes sont bien tous les mêmes, plus bons à rien, surtout son mari, et comment voulez-vous relever un pays avec des hommes pareils ? Le prix du fauve apparaît rédhitoire.

Tandis que j'interviewe Tatiana sur ses meubles finlandais et sa nouvelle cuisine, au treizième étage d'une barre de Tioplyj Stan, un voisin sonne à la porte. Il tente de lui vendre un sac de pommes de terre de sa datcha, elle lui en prend quelques kilos.

Quelques instants plus tard, un autre voisin sonne : alcoolique et en manque, il lui propose de racheter un sèche-cheveu¹⁵.

La chèvre dans le coquillage

Ce sont des formes de survie qui s'instaurent, aussi. À Riazanskij Prospekt, une grand-mère paupérisée avait installé une chèvre dans un garage-coquillage – chèvre qu'elle faisait paître entre les barres et les tours du quartier. C'est un temps de petits métiers, de vente à la sauvette, de marchés informels plus ou moins spécialisés : on s'improvise musiciens du métro, marchande de fleurs de la datcha à la sortie de la station de métro Yugo-Zapadnaja ; marchandes de quelques kilos de pommes à l'arrêt de bus du 9^{ème} mikro-rajon de Tioplyj Stan ; marchand de matériel de bricolage Gare de Kiev, en liquidant le contenu de sa caisse à outils – vis et clous compris, à vendre au détail – exposé par terre sur un chiffon sale ou un journal déplié à même le trottoir, parmi des centaines d'autres bricoleurs-(re)vendeurs. On a « son propre business », qui consiste en réalité à travailler comme « navette » en allant chercher des chaussettes et autres « fringues » en Turquie ou en Chine pour les revendre sur les foires de Moscou. Quitte à de toute façon devoir subir le racisme ambiant, on met en scène ses dents en or et sa « caucasianité » pour vendre des bananes, des pastèques, empilées en montagnes sur le trottoir. A l'inverse, cette dame va mettre en scène sa « kolkhozianité » pour vendre des pommes de terre, au Marché Danilovski. Devant le Monument aux cosmonautes, un portraitiste, même moyennement talentueux, peut espérer gagner quelque kopeck. On s'installe libraire sous la pluie, rue Tverskaïa, non loin de « la maison du livre » (instantanés de 1995, 1998).

La grand-mère, la kacha de sarrasin et la Mercedes 600 du nouveau Russe

De débrouillardises en bricolages, ce sont des formes de résistances qui apparaissent. On ferme le balcon, mais aussi l'on plante des fleurs et des potagers au pied de

¹⁵ En 1991, l'espérance de vie masculine était de 63,45 ans. En 1994, elle avait plongé à 57,55 ans (source : Banque mondiale).

l'immeuble, on bricole soi-même un banc, une poubelle, une balançoire, une bordure de plate-bande, un fil à linge, une mangeoire pour les oiseaux, un panneau de petites annonces. Pimpantes ou délabrées, les cours ont des airs aussi baroques que les façades des balcons vitrés. L'électisme moscovite d'alors n'a rien à envier au Facteur Cheval.

[Illustrations : mangeoire à oiseaux, corde à linge, garages et plantations, Riazanskiy Prospekt, 2009.].

Disparate, hétéroclite, la ville s'accommode bien de ces menus accommodements citadins. On peut compter sur les grands-mères pour veiller au rétablissement de l'ordre public. Les grands-mères lasses du déclenchement intempestif des alarmes antivols toutes les nuits parsèment de graines de sarrasin les toits des voitures de luxe d'importation pour que les pigeons, à la fiente réputée extrêmement corrosive, en attaquent inexorablement la carrosserie...

Pourtant, pendant qu'on s'occupe de bricoler son banc ou son balcon, on oublie de se renseigner sur le permis de construire du nouveau chantier d'en face. Quand on s'aperçoit qu'une nouvelle barre va vous boucher la vue magnifique du coucher de soleil sur la forêt et vous offrir en lieu et place un horrible vis-à-vis, il est bien trop tard pour se mobiliser : « que veux-tu, soupir, c'est notre je-m'en-foutisme habituel ». C'est ainsi que la troisième ceinture des transports – une deux-fois-quatre-voies tout de même – passe au ras des fenêtres du 1^{er} étage.

Pourtant la lutte n'est pas toujours perdue. À Retchnik, à Sokol, à Boutovo, ou contre la destruction de la forêt de Khimki, les mobilisations ont pu durer des années, voire des décennies. On a vu des résistances à la privatisation, et même l'amorce d'un mouvement de déprivatisation. La mobilisation contre le nouveau code du logement de 2006, qui imposait la libéralisation complète des tarifs des charges et obligeait à la création de condominiums, a entraîné un recul des pouvoirs publics.

Les perce-neige

En dix ans, la ville a vu la disparition d'un quart de ses espaces verts. Plus globalement, avec la fin du régime soviétique, Moscou passe violemment d'un tissu perméable et fluide à un retour à l'îlot, à un mitage du tissu, à une clôture des espaces anciennement publics ou partagés, à une densification intensive – surnommée « la densification loujkovienne par points »...

[Illustration : Tioplyj Stan 2009, nouvel ensemble].

L'annonce le 1^{er} mars 2017 par messieurs Poutine et Sobianine (maire de Moscou) de la démolition programmée des *piatiètajki* ou *khrouchtchevki*, ces barres de cinq étages bâties sous Khrouchtchev à échelle industrielle, a déclenché une nouvelle mobilisation : 8000 immeubles, 25 millions de mètres carrés, 1,6 million de personnes concernés – soit l'équivalent de la population de Barcelone. Les habitants ont alors jusqu'à la fin du mois de mai pour signer, sous peine d'expropriation. La résistance s'organise, et il est difficile d'en préjuger l'issue définitive à l'heure où ces lignes sont écrites : ce programme de démolitions est prévu pour s'étaler jusqu'en 2032, et en URSS comme en Russie, les mobilisations politiques les plus fortes se font souvent sur des enjeux locaux – urbains ou environnementaux.

Comment qualifier ce qui se passe ? Friches industrielles à grande échelle, fabrique de l'authentique, accélération brutale du temps et des processus spéculatifs, brutale privatisation *de facto* sinon *de jure*, flou juridique, empilement d'horizons de légitimités d'usages et d'usufruits, crise endémique du logement, auto-construction débrouillarde et tolérée puis démolitions inopinées sous couvert d'illégalité et pour couvrir des projets immobiliers aussi juteux que fumeux... et surtout, baux emphytéotiques assurant la mainmise des pouvoirs publics sur la rente foncière sur la très longue durée tout en garantissant la très haute rentabilité de la spéculation immobilière à court terme... Ces aspects, et notamment cette tension entre très long et très court terme, comme entre espoirs et dés-espoirs, semblent caractéristiques d'une manière générale d'un néolibéralisme (en un sens assez peu) postsocialiste.

Toujours est-il que ces années de pseudo « transition » ont vu fleurir les « perce-neige » – les corps de personnes sans domicile fixe décédées durant l'hiver, découverts à la faveur du dégel : il y en aurait eu 1200 en 2002-2003.

En 2003, selon le Gouvernement de Moscou (et le chiffre est donc sans doute sous-estimé), il y aurait eu environ un million d'enfants des rues. Combien de sans-abris actuellement ? Les estimations pour 2015 varient de 12000 à 60000, et ils seraient trois à quatre millions en Russie. Les taux de surendettement sont inquiétants, menaçant des centaines de milliers de personnes de se retrouver à la rue. La mortalité serait repartie à la hausse : + 3,7% entre janvier et avril 2015, selon les chiffres offi-

ciels¹⁶. Le nombre de familles pauvres a doublé en 2015 passant de 22 à 39%, dont 14% ont des revenus inférieurs au minimum vital. La tendance s'est aggravée en 2016¹⁷.

Les perce-neige ont sans doute encore de longues nuits devant eux.

S'agit-il d'un national-libéralisme quand ça arrange bien les puissants¹⁸ ? D'un capitalisme municipalo-monopolistique ? Comment le monopole de la violence illégitime est-il devenu légitime ? Si c'est par l'usage (qui crée l'usure ?), alors il faut faire l'histoire fine et précise des usages : pas seulement de bas en haut (comme le prône une certaine approche qui m'est éminemment sympathique et que j'ai adoptée ici), mais peut-être même au contraire de haut en bas.

S'il n'y a pas d'histoire plus grande que d'autres, il y a peut-être quand même une Histoire, avec des responsabilités plus grandes que d'autres. Sans complotisme, il faut en examiner les effets.

Mi-pute, mi-insoumise : sans angélisme, sans romantisme, ni illusion du « par le bas » – une anthropologie de combat, qui dénonce et montre les voies/voix des possibles ?

Fiches **techniques**

Post-scriptum : Ce que nous devons à la grue KB 162, et l'inénarrable charme du modèle de barre 1-515-5

Sans doute faut-il dire d'abord quelques mots sur « rajon » et « mikro-rajon ». « A partir de la fin des années 1950, Nikita Khrouchtchev lance un vaste programme de construction de logements (les fameuses khrushtshëvki), conçu autour du mikro-

¹⁶ <http://geopolis.francetvinfo.fr/la-pauvrete-prend-des-proportions-alarmantes-en-russie-98753>, consulté le 28 mai 2017.

¹⁷ <http://geopolis.francetvinfo.fr/legislatives-en-russie-l-economie-en-berne-fait-redouter-une-abstention-record-118499>, consulté le 28 mai 2017.

¹⁸ Les discours justifiant la privatisation reposent largement sur la « responsabilisation » des habitants : être propriétaire serait être meilleur citoyen-citadin que locataire. Les rubriques des sites internet des districts et arrondissements de la Ville de Moscou chantent ainsi les louanges de Quidam ayant consacré leur fin de semaine à planter tant d'arbustes ou de bulbes pour décorer tel carrefour – par une ironie de l'Histoire qui n'est pas sans rappeler les appels aux bonnes volontés pour les « samedis communistes ».

rajon ou « unité fonctionnelle élémentaire d'une ville¹⁹ » Cet espace de 20 à 30 hectares, libéré de toute ligne de transport ou de voie de communication routière, devait accueillir de 6 à 12000 habitants, des services de proximité ou d'utilisation quotidienne : écoles, jardins d'enfants, magasins de première nécessité ou bibliothèques. Six à dix *mikrorajony* formaient le *zhiloy rajon* (- résidentiel) qui bénéficiait des services d'utilisation périodique (théâtres, clubs, maisons de la culture, polycliniques, infrastructures sportives) nécessaires aux 25 à 50000 habitants qui le composaient²⁰. Le *rajon*, au sens d'arrondissement urbain, était ainsi destiné à accueillir la population de quatre à huit *zhilye rajony* (ibidem)²¹. » Ikonnikov note, pour sa part, qu'à partir des années 1960, l'unité de division territoriale principale devient le mikro-rajon, avec une surface de 40 à 60 hectares (p. 158)²². Le plan général de développement de Moscou de 1971 prévoyait des quartiers d'habitation pour 30 à 70000 habitants²³.

Le neuvième mikro-rajon de Tioplyj Stan est la neuvième sous-division administrative de l'arrondissement de Tioplyj Stan. Ce dernier se situe au Sud-Sud-Ouest de la ville de Moscou, en bordure du périphérique le plus extérieur (MKAD). Selon Lev Kolodnyj²⁴, le projet était calibré pour 100000 habitants. Cet auteur souligne le gigantisme de l'opération, précisant que les immeubles de 15 étages ne comptent pas moins de 240 appartements chacun (p. 32). Ce même auteur souligne avec lyrisme la rapidité de la construction de ces quartiers (« trois étages par jour »), s'extasie des technologies employées pour jointoyer les panneaux préfabriqués, rend hommage à ce pionnier qui a planté trois tilleuls au pied de son immeuble, pour chacun de ses trois enfants (reportage p. 33-34). Cet ouvrage donne, au demeurant, une bonne idée du lyrisme soviético-moderniste de l'urbanisation du district Sud-Ouest en général (jusqu'à p. 46), avec interviews de grutiers opérant sur la grue KB162, etc!

¹⁹ Burgel Guy et Burgel Galia, « La ville soviétique avant la Perestroïka », *Villes en parallèle*, 26-27, 1998 : 221.

²⁰ Kamenskij V. A., *Leningrad, general'nyj plan razvitija goroda (Léningrad, plan général de développement de la ville)*, Leningrad, Lenizdat, 1972: 96.

²¹ Isabelle Amestoy, « Rajon », in *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, sous la direction de Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin, Paris, Robert Laffont, 2010: p. 1034.

²² Ikonnikov, *Arkhitektura Moskvj XX vek*, Moscou, Moskovskij rabotshij 1984.

²³ Ikonnikov, op. cit., p. 165.

²⁴ Kolodnyj Lev, *Puteshestvie po novoj Moskve*, Moscou, Profizdat, 1979.

Le *rajon* est lui-même partie du district (*okrug*) Yugo-Zapadnyj (littéralement: Sud-Ouest). En 2017, sa superficie est de 750 ha et sa population est de 133 905 habitants. Il tient son nom des anciens villages de Nizhnie Tioplye Stany et Verkhnie Tioplye Stany, intégrés à Moscou en 1960. Si l'étymologie n'est pas certaine, on peut penser que ces localités étaient des relais de poste ou d'étape (*stan*), chauffés (*tioplyj*), respectivement « inférieurs » (*nizhnie*) et supérieurs (*verkhnie*)(et en effet, le point culminant de Moscou s'y trouve). Ces deux villages, ainsi que trois autres également intégrés à Moscou en 1960 pour donner l'actuel *rajon*, commencent à être massivement construits à partir de 1972, sous la direction de l'architecte Iakov Borissovitch Belopol'skij (1916-1993)²⁵. A noter qu'Ikonnikov, pour sa part, cite en outre F. Gazhevskij, A. Rotshegov, et P. Provotorov comme architectes concepteurs de Tioplyj Stan, et mentionne l'année 1975 pour le lancement des travaux²⁶. Le quartier est prévu pour 220000 habitants. Les bâtiments sont majoritairement des barres incurvées allant de 9 à 16 niveaux (R+15), ponctuées de tours de 22 à 25 niveaux. Dans sa partie sud, il est composé de 11 groupes de bâtiments de 15 étages, assortis de bâtiments de 8 étages en contrebas, et formant chacun des cours presque fermés, avec des équipements scolaires au milieu. (Ikonnikov, op. cit. p. 174).

L'un des immeubles dont il est question ici fait partie de l'ensemble expérimental de logement de Troparëvo (années 1970, A. Bergel'son, G. Gavrilov, V. Korkina, M. Pososkhin, A. Samsonov, Leninskij Prospekt - Prospekt Vernadskogo - Ulitsa 26 Baskinskikh Komissarov (1970-72 puis 1972-75), en face de l'hôtel « Saljut » (1977-80)). Sur le quartier, les commentateurs de l'époque soviétique s'accordent à souligner ses qualités en termes de plan, d'adaptation de l'implantation des immeubles au relief et à la topographie locale, de jeux sur les alternances barres /tours, et de jeux de couleurs et de reliefs (balcons fermés, loggias) des façades, notamment. Troparëvo aurait également été un site d'expérimentation de construction de plus grande hauteur

²⁵ [wikipedihttps://ru.wikipedia.org/wiki/Тёплый Стан \(район Москвы\)](https://ru.wikipedia.org/wiki/Тёплый_Стан_(район_Москвы)), page consultée le 03/02/2020

²⁶ Voir aussi Alessandra Latur, *Moskva 1890-1991. Putevoditel' po sovremennoj arkhitekture*, (Moscou 1890-1991. Guide de l'architecture contemporaine), Iskusstvo, 1997. Sur les quartiers autour de Yugo-zapadnaja, Olimpijskaja derevnja (le village olympique), Tropariovo, ... : p. 350-357.

(passage de 9 à 16 niveaux et plus). Les bâtiments sont faits de panneaux de béton préfabriqués²⁷.

On peut citer ce témoignage d'un pionnier de l'arrondissement, plus empreint de nostalgie que le guide touristique des nouvelles cités moscovites et de ses grutiers :

« *Trois pins au bord de la route*

Dans l'un des mikrorajon de notre Tioplyj Stan, à l'angle des avenues Vernadski, Lénine et de la rue Ostrovitianov, se trouvaient autrefois le village de Bogorodskoe et le hameau Dmitrovskij.

Il y a trois décennies, des immeubles d'habitation de grande hauteur se mirent à y pousser les uns après les autres. Dans l'un d'entre eux, le tout premier, je m'installai. Dans l'un des appartements du rez-de-chaussée de la cage d'escalier voisine, on ouvrit tout de suite un magasin provisoire. Nous y achetions du pain, du sucre, du sel et des allumettes, et on allait chercher le lait au hameau. C'est que certaines maisons en rondins n'avaient pas encore été démolies, et leurs propriétaires, comme naguère, continuaient à s'occuper du jardin et du potager, avaient des vaches et des cochons. Nous, les nouveaux habitants, on regardait avec intérêt depuis les fenêtres de nos appartements comment le berger amenait le troupeau de vaches paître au bord de la rivière Otchakovka (qui fut plus tard enterrée), et nos enfants regardaient avec curiosité la traite du déjeuner et l'abreuvement des animaux. Le soir, le troupeau rentrait à la maison...

Je me souviens particulièrement bien d'une maison avec un grand jardin. Nos enfants aimaient se régaler de ses pommes bien mûres. Et puis l'endroit était pratique : depuis l'arrêt de bus le plus proche, le chemin menait directement à ce jardin.

Le soir, un vieux monsieur sortait de la maison sur le perron. Il avait toujours l'air triste. Clairement, il n'avait pas envie de se séparer de sa petite patrie, et au lieu de répondre à nos questions il se mettait à chanter doucement: « sur la route de Mourom, il y avait trois pins... » Or, trois de ces beautés forestières s'élevaient majestueusement non loin de la petite maison en bois. A un moment, la route passa par là, pavée de pierres, et jusqu'à il n'y a pas si longtemps, c'est sur elle que débouchait la sortie de l'avenue Lénine...

Cela fait bien longtemps qu'il n'y a plus ni village, ni hameau. Leurs territoires sont construits, et à la place du jardin, il y a l'énorme immeuble 123. Mais en face, les trois pins frémissent toujours du même bruit sous le vent – comme un monument mémoriel aux petits villages qui ont cédé la place aux grands ensembles avec leurs nouveaux bâtiments.

Plus d'une fois, j'ai pu voir des gens s'incliner en passant devant ces arbres. Eux, heureux d'une rencontre tant attendue avec la personne - sans doute un ancien habitant du village – font bruisser encore plus fort leurs aiguilles vert sombre, nous mettant tous en joie, nous les habitants des environs »²⁸.

²⁷ Voir la thèse de Natalya Solopova, *La préfabrication en URSS: concept technique et dispositifs architecturaux*, Université Paris 8, 2001

²⁸ Ivan Shtshukin, *Tioplyj Stan, Za Kaluzhskoj zastavoj*. Vypusk n°28 (509) 26 ijulija - 1 avgusta 2007 g. *Tioplyj Stan, Au-delà de l'avant-poste de Kalouga*, n°28 (509), 26 juin-1 août 2007. <http://uzaok.ru/viewtopic.php?f=40&t=1012> (consulté le 3 février 2020)

Quant au toponyme *Riazanskij Prospekt*, il s'agit du nom de l'une des stations de métro du quartier au sens très large, et d'une avenue longue de 7 kilomètres dans le district Sud-Est de Moscou, partie prenante du *rajon* éponyme (*Riazanskij*). L'origine étymologique de ces toponymes vient du viaire : ce nom signifie littéralement « l'avenue (menant à la ville) de Riazan' ». L'arrondissement (*rajon*) compte 649 hectares et 109733 habitants en 2019, avec 1843 mille mètres carrés de surface habitable²⁹. L'ensemble dont il est question ici (la rue *Poletaev*, notamment – du nom d'un héros de la Grande Guerre Patriotique) a été construit en 1964 sur d'anciens villages annexés à Moscou en 1961. Le quartier est un mélange d'ensembles de *khrouchtchévki* ou *piatiètazhki* (immeubles de la période de Nikita Khrouchtchev, en préfabriqué, de 5 niveaux (R+4) (séries K7 (V. P. Lagutenko), II-35 et 1-515-5 (R+9, 1972)) et de bâtiments plus hauts des années 1970 et 1980.

Avec leurs plans aussi standardisés que les noms de leurs types, avec leurs cuisines minuscules et toujours un peu mal fichues, avec leurs reliquats de cerisaies ou de vergers sous leurs fenêtres, avec leurs enfantins vaisseaux spatiaux à la conquête des cours au pied de la barre et des étoiles au firmament, avec leurs odeurs de chou dans la cage d'escalier, leur grande épopée et leurs minuscules histoires : nous devons certainement beaucoup à ces architectures préfabriquées.

²⁹ [https://ru.wikipedia.org/wiki/Рязанский_район_\(Москва\)](https://ru.wikipedia.org/wiki/Рязанский_район_(Москва)) (page consultée le 3 février 2020)